

M. Adolphe Brisson, directeur des Annales, a bien voulu nous communiquer les bonnes feuilles du numéro de samedi qui sera consacré aux fêtes de Saint-Rémy. Nous sommes heureux d'en extraire l'article suivant de M. Charles Formentin.

C'était vers la fin de l'hiver 1863. Depuis plus de trois ans, Frédéric Mistral était célèbre: une page de Lamartine, retentissante comme une claironnée, l'avait lancé dans la gloire. Toute la France connaissait «Mireille» et la Provence était fière de son poète. Dans la modeste maison de Maillane que les bruits de la renommée avaient un peu troublée, le calme était revenu.

Dès son retour de Paris, Mistral, très simplement, avait repris ses habitudes. Comme si rien ne s'était passé, on le rencontrait encore flânant le long des routes, serrant les mains calleuses de ses amis les paysans. Et le soir, assis à sa table de travail, il écrivait «Calendal». De temps en temps, une lettre lui arrivait de la grande ville, où son nom était désormais populaire: le plus souvent, c'était un musicien déjà fameux qui lui donnait de ses nouvelles. Charles Gounod avait, en effet entrepris de chanter les amours de Vincent et de Mireille et demandait des conseils, des renseignements au poète dont l'œuvre l'enthousiasmait. Après la blonde et rêveuse Marguerite de Faust, la brune, ardente et jolie fille provençale l'avait séduit. Mais pour mettre toute son âme dans sa musique, pour que sa partition fut l'âme du poème, il lui manquait ce que Paris, ne pouvait lui donner: cette chaude atmosphère de Provence où s'épanouissent si bien les rêves d'artistes et les fleurs. Dans une lettre datée du 17 février 1863, Gounod écrivait à Mistral:

«Je voudrais demander aux airs de votre pays le conseil de leur coloris...»

Et le poète, dans une cordiale lettre, le conviait à le rejoindre au pays de Mireille.

Comment résister à une telle invitation? Charles Gounod n'hésita pas. Quelques semaines plus tard, il se mettait en route, abandonnant sans regret la boue et le brouillard parisiens. Déjà, en Provence, les amandiers étaient en fleurs et dans son jardin de Maillane, le poète cueillait les premiers lilas. Quand le musicien arrive à St-Rémy, — car il n'avait pu trouver à se loger ailleurs, — le printemps était en fête et le vent qui venait des Alpilles charriait des parfums. Tout était joie et lumière et Gounod, encore tout frileux de Paris, se réchauffait au bon soleil. Sur les indications de Mistral, il était descendu dans une auberge installée au coin de la grand'-place: l'auberge Ville-Verte. Le confortable y faisait peut-être défaut: mais la maison était propre et puis les fenêtres s'ouvraient sur des fleurs et de la verdure et un air pur pénétrait partout. Gounod avait fait choix d'une vaste chambre au second étage et avait eu soin de cacher son nom. Si l'aubergiste avait su, en effet, que son client était l'auteur de «Faust», tout St-Rémy l'aurait appris le jour même et la population aurait envahi l'auberge. Pour fêter l'illustre musicien, tous les orphéons du pays et de la région auraient considéré comme un devoir de venir lui jouer des

aubades, les tambourinaires se seraient mis de la partie et la vie n'eut pas tardé à devenir insupportable: or, Gounod était venu pour travailler.

Sur le registre de l'auberge, il garda donc l'incognito et signa modestement du nom de Pépin! — Pourquoi Pépin? Ce nom mérovingien dut paraître plutôt modeste; d'ailleurs, le voyageur l'était aussi. D'allure tranquille et discrète, le sourire sur les lèvres parlant peu et d'un ton toujours réservé, il ne tarda pas à devenir sympathique à tous les habitants. Ils saluaient volontiers M. Pépin quand ils le rencontraient dans les rues. Il passait, à leurs yeux, pour un Parisien dont la santé avait besoin de soleil et qui avait choisi St-Rémy parce que c'est l'un des plus jolis coins de Provence. Personne ne se doutait que cet étranger était un grand musicien et que, dans sa chambre d'auberge, un chef-d'œuvre était en train de naître d'un autre chef-d'œuvre.

Dans le plus grand mystère, Gounod continuait d'achever sa partition de «Mireille». Quelquefois, on le voyait suivre à pied le chemin de Maillane, à une lieue de là. On vantait la solidité de ses jarrets et son amour des longues marches. Et le soir, la tête pleine de tout ce qu'il avait vu dans la journée, avec le souvenir des jolies filles rencontrées, des rires et des chansons cueillis sur la route, il travaillait fort avant dans la nuit. Des mélodies chantaient en lui, fraîches comme les sources du vallon de St-Clerc, sa promenade favorite, et il les enveloppait du coloris rêvé que le ciel de Provence lui offrait tous les jours.

Au bout de quelques semaines, Gounod avait fini par se créer des relations agréables; l'organiste de l'église entre autres, M. Iltis, avait pour lui des attentions: il l'autorisait à venir, de temps en temps — en dehors des heures de l'office — jouer sur l'harmonium pour se distraire. Mais avec cette distraction, hélas! disparut peu à peu l'incognito que le musicien avait cherché. On se demanda bientôt ce que pouvait être ce M. Pépin, qui improvisait sur le clavier religieux de si jolies choses. C'était un artiste assurément et non un Parisien quelconque. Et, dans le petit pays, les hypothèses allaient bon train et les mieux renseignés racontaient d'in vraisemblables histoires. Le patron de l'auberge, de son côté, apportait des détails significatifs; il disait que son client veillait chaque nuit et faisait une consommation de bougies considérable. A coup sûr, ce n'était pas un voyageur ordinaire. D'où venait M. Pépin? Que faisait M. Pépin à Paris?

Gounod comprit qu'il était inutile de s'envelopper plus longtemps de mystère. D'ailleurs, son œuvre avançait rapidement; encore quelques mesures et la partition de «Mireille» était finie. A sa dernière visite faite à Maillane, le musicien avait chanté lui-même les mélodies composées à St-Rémy, — les plus belles — et le poète, ému d'avoir inspiré de si harmonieuses pages, l'avait embrassé de tout son cœur. Dès lors, à quoi bon se cacher? Un matin, en descendant de sa chambre, Gounod se fit connaître à son ami Iltis et lui dit toute la vérité. Le curé, mis au courant le même jour, fut très flatté d'apprendre que l'harmonium de son église avait eu l'honneur d'être touché par les doigts d'un tel compositeur et alla lui présenter ses hommages. Le maire, les autorités, les notables vinrent déposer leur carte à l'auberge Ville-Verte. Et bientôt, de la Durance aux

Alpilles, la nouvelle se répandit que l'auteur de «Faust» était venu composer un autre chef-d'œuvre à St-Rémy.

Un tel événement appelait une manifestation de reconnaissance et de sympathie. Malgré toute sa simplicité et ses habitudes modestes, Gounod ne put s'y dérober. La société musicale de St-Rémy demanda au musicien de vouloir bien donner chez elle une première audition de son œuvre. Son siège se trouvait en une étroite rue du pays, dans une maison qui existe encore. C'est là qu'un soir de la fin de l'été, devant des amis qui étaient devenus une foule, dans une salle à peine meublée, fut donnée l'avant-première de «Mireille». Gounod se mit au piano qu'on avait loué pour la circonstance, et chanta tout seul, toute la partition. Comme la nuit était bleue, criblée d'étoiles, que «la brise était douce et parfumée», les fenêtres s'ouvraient toutes grandes et en bas, dans la rue, sur le seuil de leurs portes, les voisins écoutaient, ravis, la voix qui leur apportait des airs si mélodieux.

Voilà toute l'histoire du séjour de Gounod à St-Rémy. L'auberge d'il y a cinquante ans, toute badigeonnée de frais, est devenue, sous le même nom, un hôtel honorable. Au coin de la maison, où fut donnée la fameuse soirée, une inscription commémorative rappelle une date et un événement désormais historiques. L'harmonium sur lequel M. Pépin promena ses doigts vit encore, silencieux dans un coin de la sacristie; son clavier dort sous la poussière et ses soufflets sont asthmatiques. M. le curé de St-Rémy conserve cette relique avec une pieuse sollicitude.

Et les habitants de la jolie ville que l'on croyait oubliés, ont voulu faire revivre ce joli passé vieux d'un demi-siècle. Sur leur plus grande place, ils ont dressé la statue de Mireille; leur glorieux voisin, Frédéric Mistral, a été invité à ce cinquantenaire dont il est l'âme, et, pendant deux jours, là-bas, dans ce joli nid de verdure où de frais minois, coiffés à l'Arlésienne, sourient comme des fleurs, toute la Provence va se griser de musique et de poésie.

**QUOTIDIEN DU MIDI, 5 septembre 1913, p. 1.**

Journal Title: QUOTIDIEN DU MIDI  
Journal Subtitle: Journal républicain d'informations rapides  
Journal Provenance: Avignon  
Day of Week: vendredi  
Calendar Date: 5 SEPTEMBRE 1913  
Printed Date Correct: Yes  
Volume Number: 901  
Year: 3<sup>e</sup> ANNÉE  
Pagination: 1  
Title of Article: LES RELIQUES DE GOUNOD A SAINT-RÉMY  
Subtitle of Article:  
Signature: Ch. FORMENTIN.  
Pseudonym:  
Author: Charles Formentin  
Layout: Front-page main text  
Cross-reference: